

CHAMPS LIBRES DÉBATS

« La crise du coronavirus a révélé une fatigue de la liberté en Occident »

PROPOS RECUEILLIS PAR
EUGÉNIE BASTIÉ @EugenieBastie

LE FIGARO. – Vous décrivez le moment du premier confinement comme révélateur d'une rupture anthropologique : la fatigue d'être soi. Qu'est-ce que ce phénomène et d'où vient-il ?

Jean-Claude KAUFMANN. – Nous vivons en effet une période de bascule anthropologique ; être une personne ne se vivra pas de la même façon demain. L'injonction à être soi, qui génère par exemple le secteur grandissant du développement personnel, est historiquement nouvelle. Chacun est de plus en plus au centre de commande de sa propre existence, décidant à chaque instant, dans tous les domaines, choisissant sa morale, sa vérité, son avenir, composant son identité. Nous ne mangeons plus ce qu'il y a dans notre assiette sans nous poser au préalable mille questions. Tous les secteurs de la vie quotidienne sont de plus en plus déconstruits par un questionnement généralisé. Ce mouvement de centrage sur l'individu a une origine très ancienne, mais a connu un saut qualitatif dans les années 1960 (plutôt d'ailleurs dans le début de cette décennie, il ne faut pas tout ramener à 68). Les années 1970 et 1980 ont été celles de l'émancipation joyeuse, de la destruction des anciennes contraintes morales et disciplinaires. Puis, dans les années 2000, nous avons commencé à prendre conscience du prix à payer de cette liberté, notamment en termes de fatigue mentale.

C'est cela que le premier confinement a révélé de façon massive. Ceux qui n'étaient pas assaillis par le télétravail et l'école à la maison ont ressenti le plaisir étrange et assez inavouable qu'il pouvait y avoir à se laisser aller un peu et à se vider la tête, à appuyer sur le bouton pause. Certains sont allés plus loin, en se demandant si ces choses simples de la vie sans trop se poser de questions, ce ne serait pas cela finalement qui serait « essentiel ». L'assignation à résidence débouchait sur une remise en cause existentielle.

Les peuples occidentaux se sont assez vite soumis à une restriction inédite des libertés. L'aversion au risque est-elle plus forte que le goût de la liberté ?

Oui, c'est le point principal. Comme l'a très bien montré le sociologue allemand Ulrich Beck, le risque devient de plus en plus intolérable dans notre société, et c'est cela qui explique que les gouvernements commencent avant toute initiative par mettre en œuvre un principe de précaution. Le risque mais aussi la maladie, et la mort. La mort est devenue impensée et impensable. Toute la société étant guidée par la quête de santé et de bien-être (c'est en fait la morale collective de notre époque), la mort qui en est l'opposé absolu ne trouve plus sa place dans les représentations et crée une angoisse telle que les individus sont prêts, tout d'un coup, à abandonner leurs libertés pour la conjurer. Cet épisode que nous avons vécu démontre que la théorie de notre époque, l'exercice sans limites des libertés individuelles, n'agit en réalité qu'en surface. Face à une crise majeure, les logiciens sociétaux peuvent s'inverser brusquement.

Un an après le premier confinement, nous voilà encore soumis à des restrictions sanitaires. Quelles

différences d'état d'esprit soulignez-vous entre le premier confinement et ce troisième ?

Le premier confinement est un moment à part, car nous avons alors vécu le choc de l'événement, celui qui nous arrache à notre vie ordinaire, qui remplace les idées que nous avons dans notre tête. Tout ce qui faisait notre vie d'avant avait disparu et nos pensées étaient accaparées par la lutte contre le virus. Sans nous en rendre compte, nous étions entrés dans une pensée collective, hors de nous-mêmes. Il y a d'ailleurs eu des choses merveilleuses dans cette sortie de soi vers les autres, les applaudissements de 20 heures, le dévouement des soignants, des incitations de solidarité. De façon, certes éphémère, nous formions une communauté de destin.

Aujourd'hui, c'est devenu très différent, la privation de certaines libertés (sortir le soir, aller au théâtre ou au restaurant) devient insupportable, et le cri monte dans des regroupements festifs ou de protestation : Liberté ! Liberté ! Les critiques contre la gestion de la crise, et plus largement contre le système, montent aussi. Pourtant, les derniers sondages montrent que ces critiques n'empêchent pas une forte acceptation des disciplines : une majorité de personnes sont à la fois très critiques et en demande de mesures fortes restreignant les libertés (pour combattre le virus de façon organisée et efficace).

Vous dites que le discours scientifique a monopolisé l'attention pendant la crise au détriment des sciences humaines et des humanités. Pourquoi ?

Le discours médical plutôt que scientifique, strictement médical ; en quelques mois, nous sommes devenus un peuple de spécialistes en virologie, nous n'ignorons plus rien de l'ARN messenger



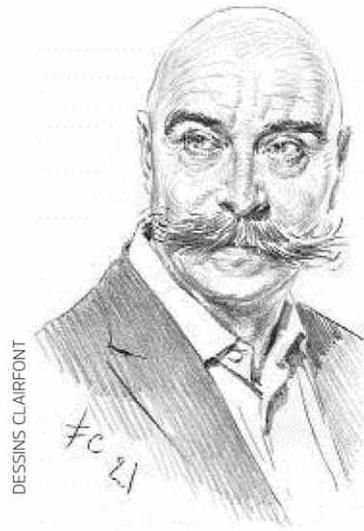
ou de la protéine Spike. C'est cela aussi qui a permis de forger la communauté : nous étions tous plongés dans le même récit, avec des héros, les soignants, et un ennemi commun, le virus. Un récit simpliste, étroitement médical, répétitif. Mais il contribuait à rendre la vie plus simple, facile à comprendre, alors qu'en temps ordinaire nous ne savons plus trop parfois où nous en sommes, quelles sont nos valeurs. Si vous ajoutez l'angoisse de la mort, il y avait un effet de fascination, qui nous collait au récit strictement médical, sans pouvoir prendre la moindre distance. Ceux qui parlent de dictature médicale se trompent, la demande venait massivement d'en bas, nous voulions ce récit et rien d'autre.

Pendant des mois, les sciences humaines et sociales qui cherchaient à expliquer plus largement le contexte et les répercussions de la crise sont restées inaudibles. Elles n'ont commencé à refaire surface que par la psychologie, sous l'angle de la prise en compte des dégâts psychiques provoqués par l'isolement. Mais il y a bien d'autres dimensions à considérer, et il est urgent de le faire. La crise que nous traversons n'est pas seulement sanitaire, elle va changer durablement notre manière de vivre ensemble.

*« C'est fatigant, la liberté... »,

Jean-Claude Kaufmann,
Éditions de l'Observatoire,
224p., 18 €.

» Pendant des mois, il y avait un effet de fascination, qui nous collait au récit strictement médical, sans pouvoir prendre la moindre distance »



DESSINS CLAIRFONT

JEAN-CLAUDE KAUFMANN

Être un individu libre devient pesant dès lors que plus aucune norme commune n'est acceptée, souligne le sociologue. Lors du premier confinement, les mesures de contraintes ont été accueillies avec soulagement par beaucoup, même si la situation est plus nuancée aujourd'hui, soutient-il dans son nouveau livre*.

